

18 juin 2019. soirée « Traduction | Intraductions » Librairie Texture.

C'est un peu l'inverse des traductions collectives auxquelles j'ai participé, à Royaumont par exemple. Ici nous sommes douze mais nous avons traduit séparément (à 2 pour certains) et le rassemblement est postérieur, n'intervenant que dans le cahier publié. Alors qu'à R. le débroussaillage se faisait en commun mais le résultat final était confié à une seule plume. Donc le poème était d'abord débattu, transporté puis fixé. Ici, c'est le résultat qui est pluriel, et comme les traductions sont juxtaposées, le poème est flottant. Aucune traduction n'élimine l'autre. Peut-être chaque pièce de l'ensemble revendique-t-elle le poème mais on pourrait dire que la revendication échoue, que le poème n'est nulle part et partout à la fois, et s'interroger sur le statut de l'original, certes donné en tête, mais qui, dans cette disposition ne domine plus que par la place première et la différence de la langue. Une sorte d'extension du territoire du poème. Un paysage constitué d'unités qui se ressemblent avec des « shifting tones » dont Ron Padgett disait justement qu'elles caractérisaient les poèmes de Denby. Comme si les shifting tones intérieurs à l'écriture de Denby se trouvaient multipliés, magnifiés, accusés, parfois brusqués dans cette extension de l'intraduction. L'écriture de Denby effectivement ne vise pas le « poétique », ne brille pas par des métaphores, des images choc, ces shiftings sont plutôt comme de petites choses qui ne collent pas ensemble et qu'il nous présente, je crois, mi-sérieux, mi-amusé. Le mot « décalage » avec lequel on traduit souvent « shifting » me paraît un peu trop carré. Ces changements constants sont plus glissés, Denby était un danseur. Bien sûr détecter, suivre les mouvements, c'est le travail de tout traducteur de n'importe quel poète, mais ce travail on ne le voit pas d'ordinaire, et ici dans cette présentation justement vous pouvez

l'observer. Nous n'allons pas le faire ici bien sûr. Contentons-nous de relever par exemple, cette tension entre le haut et le bas, entre le ciel et nous qui fait surgir dans les traductions ascenseur et avion ou fait relever et mettre en relief par Pascal Poyet les prépositions, les up and down, les pronoms personnels. Le « je » chez Denby s'accompagne d'un « nous », d'une communauté. Tout cela dessinant avec plus de force la verticalité de la ville, New York, écrasante ou stimulante, qui est le sujet. Chaque pièce de l'ensemble a une forme différente malgré cette constante : les quatorze lignes du sonnet. Les rimes croisées des deux poèmes sont reprises ou non. La longueur des vers de Denby (décasyllabe anglais ?10-11) inspire quelquefois aux traducteurs un jeu avec l'alexandrin. Il faudrait parler aussi de la façon dont l'éditrice a composé cet ensemble, a choisi de mettre en regard les traductions. Bref, un territoire à explorer, une galerie de portraits du poème, un diagramme des deux langues. Je crois qu'elle utilise le mot « prisme » qui me semble une « géométrie » plus exacte.

Finissons avec un aphorisme fantaisiste inspiré par l'expérience de Gabriel Gauthier qui a vécu un an avec « The climate » : plus on passe de temps avec un poème, plus on se détache du mot à mot, plus on ouvre l'espace aux fantômes.

Françoise de Laroque